

## Vices cachés

Dominick Parenteau-Lebeuf

---

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14443ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Parenteau-Lebeuf, D. (2003). Vices cachés. *Moebius*, (99), 81–86.

## DOMINICK PARENTEAU-LEBEUF

### *Vices cachés*

Huuuuuuu! J'ai crié huuuuuuu! D'habitude je crie haaaaaaa! ou bien hiiiiiii!, mais jamais huuuuuuu! C'est que, d'habitude, la peur vient seule – crue et hygiénique –, mais là, le dégoût est venu avec. Ensuite, j'ai grimpé sur la table et je n'ai pas bougé ni émis un son depuis. Lui non plus d'ailleurs. Je ne sais pas ce qu'il attend. Il est immobile. Comme en transe. Immense. Adipeux et impudique. Il me fixe de ses sales petits yeux. Un regard presque cochon. Oui, c'est ça: il a la brillance de l'œil lubrique. Je ne sais pas où il veut en venir. Ni d'où il arrive. Ça me dépasse. C'est un mystère. Tout est si neuf ici. Si neuf. La maison n'a pas un an. C'est une maison bébé. Et comme un bébé qui se respecte, elle ne devait pas avoir de défauts. Enfin, là je vois bien qu'il n'y a pas un bébé qui puisse garder longtemps ses vices cachés.

Dieu qu'il est long! Il doit mesurer, attends voir... les carreaux du plancher font vingt centimètres par vingt centimètres... son corps fait... un carreau et quart, sa queue... un carreau, ce qui, additionné, donne... deux carreaux et quart, donc environ... quarante-cinq centimètres! C'est un... Je ne veux même pas y penser. Où est le téléphone? Où est le téléphone? ... Merde! Dans la salle de bain. J'ai parlé avec papa en lavant le lavabo et je l'ai laissé sur la vanité... Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça? Qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il s'immisce chez moi? Et puis d'abord, par où est-il entré?

Mais oui, bien sûr: par la salle de bain! Ça ne peut être que par là. Je savais que ça arriverait un jour ou l'autre, je le savais! D'ailleurs, chaque fois que je vais au petit endroit, je récite toujours ma comptine fétiche dans le secret de mon cœur tout en fixant d'un regard scrutateur la cuvette de porcelaine:

*regardons dans la toilette  
avant d'asseoir sur la lunette  
on n'sait pas quelle grosse belette  
pourrait s'y planquer le squelette!*

Évidemment, je ne suis pas vétérinaire, je n'ai que des connaissances empiriques, mais ma grande expérience ne me trompe pas: ce sale rat d'égout a rampé dans les conduits, s'est glissé dans la chasse d'eau et s'est extirpé de la toilette avec l'idée de me manger. Encore que François me dirait: «C'est un surmulot, Maribel. Ce sont ses détracteurs qui l'appellent rat d'égout. Tout ça parce qu'il nage avec aisance et qu'il vit souvent près de l'eau. Et bien qu'il puisse parfois s'adonner au cannibalisme ou s'attaquer à des oiseaux, c'est un omnivore qui mange surtout des végétaux, des graines et des œufs.» François! Toujours à défendre les animaux, celui-là. Les humains, ça, on repassera, mais les pauvres petites bêtes, fussent-elles des hydres ou des chimères, sur elles, jamais un mot plus haut que l'autre!

François...

À moins que... C'est ça! Ce gros suppôt de la peste s'est faufile par la porte d'en avant quand François est parti, et il a attendu que je sois complètement vulnérable pour se montrer. Je le vois bien, maintenant. Ça saute aux yeux. C'est un sournois, un voyeur et un sadique. Il s'attaque aux pauvres femmes sans défense que leurs amants quittent cruellement au petit matin. C'est évident. Ça fait quatre heures qu'il m'espionne et qu'il attend le bon moment pour me coincer. Je vais lui dire ma façon de penser. Je pense, moi. Contrairement à lui avec son instinct tout-puissant. Suis pas comme lui, moi. Je pense, donc je suis.

— C'est ça que tu appelles le bon moment pour me coincer, gros tas? C'est quand je nettoiyais la salle de bain, bougre d'horreur, que tu aurais dû m'acculer! Toute une stratégie! C'est bien pour ça qu'on vous appelle «bêtes». Tu crois que tu m'as rencognée? Détrompe-toi. Je peux descendre de cette table quand je veux. Quand je veux, tu m'entends?

Je lui crie dessus et il ne bouge pas d'un poil. Il est sourd aux appels de ses victimes. Souillure de latrines! J'ai affaire à un dur de dur, à un vrai bourreau.

Dieu qu'il est gras! Il doit en avoir mangé deux comme moi avant d'aboutir ici. Peut-être qu'il a avalé le couple de Gaspésiens d'à côté. Comment s'appellent-ils déjà?... Joyce et André. C'est ça. Il les a sûrement déjà bouffés, Joyce et André. Doivent être bons, ces deux-là. Doivent avoir la peau déjà salée. Doivent avoir crû dans la saumure de leurs mères. Doivent avoir été saupoudrés de la fine fleur saline du fleuve toute leur enfance. Doivent avoir déménagé en ville sans perdre leur succulence. Cet ogre vorace doit l'avoir senti. Il est entré chez eux et hop! à la croque au sel les deux rejetons du Saint-Laurent. Doit encore avoir un morceau d'André coincé entre les canines. Doit avoir gardé un bout de Joyce comme cure-dent. André... Joyce... Il faut que je les appelle. Savoir s'ils sont encore en vie. Où est le téléphone? Où est le téléphone? ... Merde! Dans la salle de bain.

Papa...

«Quand tu perds le sens de quelque chose, Maribel, refais le chemin en sens inverse.» Bon. Très bien. Reprenons depuis le début. Qu'est-ce qui s'est passé pour que cette chose hideuse atterrisse sur le carrelage de ma cuisine?

Nous nous sommes levés, François et moi, il y avait une tension dans l'air, la même vieille tension que depuis que nous avons commencé à nous fréquenter, il y a cinq ans, celle qu'on repousse chaque fois dans le fond de notre tête, mais qui refait surface, systématiquement, et on se dit déjà aux premiers jours que si on doit rompre un de ces quatre, ce sera à cause de ÇA. Il veut un bébé et je n'en veux pas, c'est-à-dire que j'en veux un, mais je ne veux pas accoucher. Je ne suis pas un animal, tout de même. Et je le lui ai dit: «Pourquoi on n'adopte pas? Ça, c'est humain. Les animaux n'adoptent pas, eux. Ou très rarement. Et ne me cite pas d'exemples!»

Je ne sais pas ce qui lui a pris ce matin – ça doit être notre anniversaire de couple on-ne-peut-plus-sec, hier –, il m'a dit: «Je m'en vais.» «Chercher du lait?» «Non, je te quitte. J'en ai assez. Je veux un petit animal à moi et ce n'est pas avec toi que je vais en avoir un. Tu

n'es pas animale puisque tu n'es pas humaine. Je viendrai récupérer ma moitié la semaine prochaine.» Et il est parti. Je n'ai pas pleuré. Pas eu la moindre émotion. Suis restée de marbre. Je m'y étais préparée. Je savais que ça arriverait un jour ou l'autre, je le savais. J'aurais pu le rappeler – il est resté une minute sur le pas de la porte pour me laisser le temps de le supplier –, mais même si j'avais voulu, j'en aurais été incapable. Je ne pensais qu'à une chose: laver la maison de fond en comble. Me mettre à quatre pattes et repousser les limites de la propreté. Frotter jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de traces de nous deux nulle part. Et c'est ce que j'ai fait. Quand la porte s'est refermée et que le moteur de la voiture a vrombi, je me suis précipitée sur l'aspirateur.

François...

J'ai tout aspiré. Tout. La poussière, les désirs, les rêves et les souvenirs, les projets en gestation qui s'accrochaient aux parois, refusant de mourir. Sans pitié, j'ai augmenté la suction. Puis j'ai jeté mon dévolu sur le nettoyeur domestique et l'eau chaude, et j'ai astiqué planchers, plafonds, murs et meubles. J'ai purgé la maison de toutes ses déjections. J'ai frotté jusqu'à ne plus me reconnaître, frotté jusqu'à oublier qui j'étais, frotté jusqu'à sentir quelqu'un d'autre émerger sous ma peau. Si François était revenu à ce moment-là, il n'aurait pas su que c'était moi. Il aurait demandé à cette femme de ménage déchaînée où était Maribel. «Maribel?» aurais-je répété. «Oui, Maribel. La femme avec qui j'ai acheté ce rutilant condominium, l'an passé, et que j'aime encore malgré son inhumanité.» «Ah! cette Maribel-là. Vous l'aimez encore? Ça doit être triste d'aimer quelqu'un comme elle. Manucurée, curetée, l'utérus propre, certes, mais sec. Si sec. Ceci étant dit, je la cherche aussi, monsieur...?» «François.» «Je la cherche aussi, monsieur François, parce que c'est elle qui m'a demandé de tout aseptiser ici, et une fois que je me suis mise à l'ouvrage, elle a disparu.» «Disparu? Mais où a-t-elle pu aller?» «J'ai l'impression qu'elle est partie par le plancher de la cuisine. Qu'elle s'est faufilée entre deux carreaux blancs. Vous savez, François – je peux vous appeler François? –, il y a des joints entre les carreaux, et tant qu'il y aura des couplements, c'est-à-dire qu'on n'aura pas

une entité lisse et uniforme, il y aura de l'espace pour les allées et venues et on ne contrôlera rien; et les hommes continueront de perdre leur aimée dans les fentes du plancher, et les femmes désespérées comme votre Maribel continueront de s'y cacher.»

Et François serait parti en pleurant, ma disparition alourdissant son cœur, et moi, pathétique cendrillon, j'aurais pleuré de le voir si bouleversé, j'aurais pleuré d'être à ce point méconnaissable, à ce point... j'aurais pleuré d'impuissance, j'aurais pleuré parce qu'on a toujours des raisons de pleurer cachées dans des coins sombres depuis l'enfance, qui surgissent sans qu'on s'y attende, et on pleure, et on pleure comme une champlure qui remplit seau après seau... Où sont les mouchoirs? Où sont les mouchoirs? ... Merde! Dans la salle de bain.

Bon. Reprenons. Le chemin à reculons, a dit papa. J'ai fait le salon, le bureau, la chambre à coucher, la salle de bain et la cuisine. J'avais presque terminé, j'en étais à astiquer les carreaux devant la gazinière, et ces carreaux étaient les dernières choses que j'allais frotter avant de m'arrêter et de me retrouver au bord de l'abysse, alors j'ai voulu savoir l'heure – remettre mes pendules à l'heure –, et j'ai relevé la tête et jeté un coup d'œil à l'horloge. Il était midi. Quatre heures s'étaient écoulées depuis que François était parti. Quatre heures que je récurais comme une enragée. Une vie, quatre heures. Et c'est là que j'ai entendu des petits pas. De tout petits pas. J'ai baissé les yeux et je suis tombée face à face avec lui. Le temps s'est figé. On a été quelques secondes à quelques centimètres l'un de l'autre avant que je ne crie «huuuuuuu!». Lui n'a pas bougé. Comme en transe. Moi, j'ai bondi sur mes pieds, grimpé sur la table et me voici, seule sur mon île, crudité attendant de se faire dévorer, pas plus avancée que tout à l'heure ni qu'à ma naissance. Refaire le chemin jusqu'où, papa? Et pour trouver quoi? Il n'y a plus rien ni personne. Que moi et ce rat...

— Qu'est-ce qui se passe? Tu saignes? Tu te vides les entrailles? Tu laisses sur mon plancher immaculé des petits tas de merde? Des petites boules noires poisseuses? Quel animal grossier! Des millions d'années d'évolution pour arriver à ça? Des

animaux grossiers? Non... Non... Pas moi... Je pense, donc je suis, je pense, donc je suis, je pense, donc... Qu'est-ce que tu me veux, souillure de latrines? Oh! Oh! Qu'est-ce qui se passe? Tes petites boules noires grouillent... et fouillent... et trouvent... ton ventre... toi... leur mère... une rate... et ses petits... Une mère et ses bébés... Refaire le chemin en sens inverse pour trouver une mère et sa progéniture... Une douzaine de petits monstres comme elle... Sur mon plancher... Pas moi... Pas moi... Non... Non! Au secours! Entendez-moi! Je vous en prie! HUUUUUUU! Sauvez-moi! Papa! François! HUUUUUUU! HUUUUUUU!